

Romain Rolland, la Russie et le communisme

L'apport des archives soviétiques

Sophie Cœuré

En 2012, l'exposition « *Intelligentsia*¹ » proposait au visiteur français de découvrir pour la première fois, dans toute leur matérialité et leur fragilité, des archives russes touchant à la relation complexe entre les intellectuels français et l'URSS. Parmi ces archives, des photos du voyage de Romain Rolland à Moscou en 1935, ou encore le rapport fait à Staline et annoté de sa main sur les impressions enthousiastes du voyageur. La perception de ces documents n'est certes pas la même quand ils sont vus dans une vitrine, publiés dans un ouvrage, ou lus au cœur d'un épais dossier dans une salle de lecture du complexe labyrinthique des Archives d'État russes. Depuis le début des années 1990 en effet, nous avons été les témoins et pour certains les protagonistes d'une véritable « révolution documentaire », selon l'expression de l'historien Nicolas Werth², ouvrant au chercheur un massif de sources que l'on croyait enfermées à jamais de l'autre côté du « rideau de fer ». Parmi ces archives inédites, nombreuses sont celles qui concernent Romain Rolland et sa relation par bien des côtés encore énigmatique avec le communisme et la Russie soviétique.

Le cheminement qui porte Romain Rolland d'un vif intérêt pour la Révolution russe, mais d'une dénonciation non moins énergique de la violence bolchevique, vers un soutien publiquement inconditionnel au régime soviétique, a été retracé avec finesse et précision par Bernard Duchatelet et cet article n'a d'autre ambition que d'apporter des pistes pour des éclairages complémentaires³. Comme lui, comme également l'historien américain Michael-David Fox qui s'est interrogé dans un article important sur Romain Rolland, « ami héroïque de l'Union soviétique⁴ », la démarche que j'adopterai est une

démarche compréhensive. Il ne s'agit pas de justifier, mais de comprendre le fonctionnement de mécanismes de séduction et de conviction, et de sortir ainsi de l'apologie ou de la dénonciation de l'aveuglement, qui ont souvent dominé un débat d'autant plus idéologiquement clivé que les informations manquaient.

Comprendre les archives soviétiques

Quelles sont ces nouvelles sources venant compléter la masse énorme des œuvres, journaux et correspondances de Romain Rolland ? Il importe pour les utiliser à bon escient de comprendre l'histoire et le fonctionnement des centres d'archives en URSS puis dans la Fédération de Russie, que je présenterai ici rapidement, en me centrant sur ceux où se trouvent concentrées les archives relatives à Rolland. Le réseau archivistique russe est complexe et à bien des égards différent du réseau français. La culture de l'écrit et de sa conservation administrative existait en Russie, et l'oukase de Pierre le Grand en 1712 fonda l'histoire des archives impériales. Sans surprise, le cycle de révolution et de guerre civile que connaît le pays à partir de février 1917 est marqué par des destructions, qu'elles aient été involontaires au cours des combats, ou par iconoclasme accompagnant la mort de l'ancien régime. Mais les archivistes de l'empire ainsi que les intellectuels proches des nouveaux gouvernements se mobilisent dans le même temps pour sauver les papiers et recueillir les documents produits par les révolutions. Après Octobre 1917, le Soviet des commissaires du peuple confie à un petit groupe d'experts bien informés des modèles archivistiques européens le soin de réfléchir à une future législation⁵.

Le décret « Sur la réorganisation et la centralisa-

1. Cf. le magnifique catalogue de l'exposition, Véronique Jobert, Lorraine de Meaux (dir.), *Intelligentsia. Entre France et Russie, archives inédites du XXe siècle*, Beaux-Arts de Paris – Institut français, 2012.

2. Cf. Nicolas Werth, « De la soviétologie en général et des archives russes en particulier », *Le Débat*, n° 77, 1993, p. 127-144 et l'ensemble de ses travaux ultérieurs.

3. Romain Rolland, *Voyage à Moscou (juin-juillet 1935)*, éd. par Bernard Duchatelet, Paris, Albin Michel, 1992. Bernard Duchatelet, *Romain Rolland tel qu'en lui-même*, Paris, Albin Michel, 2002.

4. Michael David-Fox, « The 'Heroic Life' of a Friend of Stalinism: Romain Rolland and Soviet Culture », *Slavonica*, n°11-1, avril 2005, p. 3-29.

5. Cf. sur l'histoire institutionnelle et l'épistémologie de la notion d'archives, les ouvrages de référence de Tatiana Horhordina, *Istorija otečestva i arhivy: 1917-1980-e gg.* (Histoire de la nation et des archives, de 1917 aux années 1980), Moscou, RGGU, 1994 et *Rossiiskaja nauka ob arhivah* (L'archivistique russe. Histoire, théorie, personnalités), Moscou, RGGU, 2003.

tion des archives dans la République de Russie » signé par Lénine le 1^{er} juin 1918 constitue alors un « Fonds unique d'archives d'État » et fonde un réseau dont les grands principes d'organisation demeureront inchangés jusqu'à la nouvelle loi de 1993. Les archives centrales de l'État, scindées en deux, restent installées à Leningrad pour la période tsariste, et se déplacent à Moscou pour la période postérieure à 1917 avec la création des Archives centrales « de la Révolution d'Octobre » (TsGAOR), qui deviendront au début des années 1990 les Archives d'État de la Fédération de Russie (GARF). Le réseau comprend aussi un certain nombre de centres d'archives thématiques, telles celles du cinéma et de la photographie, RGAKFD, fondées en 1926. Tout comme en France et dans de nombreux États « bourgeois », certains ministères régaliens n'entrent pas dans ce réseau mais gèrent directement leurs propres dossiers. C'est le cas des Affaires étrangères, de l'Armée, de l'Intérieur et de la police politique (dont les acronymes successifs sont Tcheka, GPU, NKVD, puis MVD-KGB), mais elles nous intéresseront moins car l'accès en demeure très restreint. Les archives du Parti communiste (PCUS) et de l'Internationale communiste (ou Komintern) restent également à part, gérées par le Parti. Davantage qu'en France, les musées et les instituts académiques conservent leurs propres archives et celles des personnalités qui leurs sont liées - car il n'y a pas, institutionnellement, d'archives « privées » en URSS. Ce sera le cas du musée littéraire d'État, devenu en 1941 les Archives de littérature, puis Archives de littérature et d'art (RGALI). Ce sera également le cas de l'Institut Gorki de littérature mondiale, l'IMLI, placé sous l'égide de l'Académie des sciences en 1932, qui conservera le fonds d'archives de l'écrivain dont il porte le nom.

Les principes de collecte, de classement et de conservation sont guidés par une politisation qui fait des Archives « l'arme de la classe ouvrière », selon l'expression de leur directeur l'historien Mikhaïl Pokrovski en 1925⁶, surtout pendant la période où l'institution est sous la tutelle directe du NKVD-MVD, entre 1938 et 1960. Les conséquences en sont la collecte forcée lors des perquisitions, la destruction expéditive notamment lors des grandes campagnes de *makulatura*, c'est-à-dire de récupération du papier, à la suite de l'arrestation d' « ennemis du régime », ou lors des grandes crises que traverse l'URSS (1941, 1956, 1991). Le classement est caractérisé par

l'absence de respect des fonds (avec le déplacement thématique de documents en fonction de leur utilité à tel ou tel endroit) et l'attention toute particulière portée à la confection soignée de dossiers biographiques et de fichiers sur la demande des divers « organes » soviétiques. Enfin, la communication reste étroitement réservée à des chercheurs patronnés par une institution. Le règne du secret est pesant, et conduit par exemple le Comité central du PCUS à ne pas verser tous ses dossiers aux archives du Parti (alors même qu'elles sont déjà à part du réseau des Archives d'État), mais à créer un « secteur spécial » basé au Kremlin. Celui-ci comprend notamment la partie la plus sensible des papiers personnels de Staline (pour lequel est par ailleurs créé un « fonds personnel » aux Archives du Parti) ainsi que les dossiers spéciaux (*osoby papki*) contenant toutes les informations détaillées sur la genèse des décisions, la réception de tel ou telle résolution, comme par exemple le pacte germano-soviétique⁷. Cette administration hypertrophiée et politisée des archives a pour conséquences plus positives pour l'historien la multiplication des doublons (par précaution), et l'accumulation dans des Archives publiques de documents qui, en Occident, seraient demeurés du registre du privé (correspondances, manuscrits), sauf à être donnés à des Archives nationales, départementales ou à la Bibliothèque nationale comme les papiers de Romain Rolland.

La déstalinisation, qui s'appuie sur une première utilisation critique des archives par le « rapport Pospelov » sur la répression stalinienne réalisé pour le XXe congrès du PCUS en 1956, semble ouvrir la voie dans les années 1960 à des publications plus ouvertes. C'est dans ce contexte que paraît à Moscou en 1969 dans la série « L'héritage littéraire » le volume *Histoire du MORP*, MORP étant l'acronyme russe pour l'Union internationale des écrivains révolutionnaires (UIER), qui comprend déjà de précieuses lettres de Romain Rolland⁸. D'autres projets seront bloqués, comme l'édition de la correspondance Rolland-Gorki, amorcée dans la continuité des éditions des œuvres complètes et correspondances de Gorki, lancée sous Staline en 1949 et poursuivie de manière politiquement sélective. Le volume ne verra le jour en français qu'en 1991, puis en russe en 1995, avec une vingtaine de lettres qui avaient été gardées secrètes jusqu'à la Perestroïka⁹.

La chute du régime en 1991, les nouvelles lois sur les archives promulguées par la Fédération de

6. M. Pokrovskij, « Polititčeskoe znatčenie arhivov » (La signification politique des archives), 1925, republié in *Sovetskie Arhivy*, n°3, 1988, p. 11-15, suivi d'un commentaire critique par L. Panin.

7. V. Ju Afjani, « Dokumenty TsK Politbjuro KPSS. Arhivovedčeskie i istoričkovedčeskie problemy » (Documents du Politburo du CC du PCUS : problèmes archivistiques et historiques), *Otkrytyj Tekst* (publication électronique), 1999, www.Opentextnn.ru/history

8. V. G. Bazanov et alii, *Iz istorii MORP*, Literaturnoe Nasledstvo, vol. 81, Moscou, Nauka, 1969.

9. *Correspondance Romain Rolland -Maxime Gorki (1916-1936)*, préface et notes de Jean Pérus, *Cahiers Romain Rolland*, n° 28, Albin Michel, 1991 et *M. Gor'kij - R. Rollan, Perepiska (1916-1936)*, Moscou, *Arhiv M. Gor'kogo*, vol. 15, 1995. Cf. aussi Jean. Pérus, « À propos de la correspondance étrangère de Gorki », *Cahiers du monde russe et soviétique*. Vol. 2-2, Avril-juin 1961. p. 256-261 et la précieuse introduction historiographique de Serge Rollet à son ouvrage *Le phénomène Gorki: le jeune Gorki et ses premiers lecteurs*, Presses universitaires du Septentrion, 2007.

Russie en 1993 puis en 2004, régulent la collecte, la conservation et l'accès en s'inspirant largement du modèle français. Les pratiques sont libérales jusqu'aux années 2000, plus différenciées depuis les années Poutine qui ont notamment restreint aux chercheurs l'accès aux archives diplomatiques et ralenti les procédures de « déclassification ». La structure du réseau n'est pas substantiellement modifiée. Soulignons seulement la création d'un nouveau centre, le RGASPI (Archives d'état d'histoire sociale et politique). Installé dans l'ancien bâtiment de l'Institut du Marxisme-Léninisme, il récupère les archives du Parti communiste, de l'Internationale communiste et des organisations qui lui étaient liées (notamment les associations littéraires internationalistes) jusqu'aux années 1950, à l'exclusion des archives du « secteur spécial » du Comité central, toujours implantées au Kremlin, qui deviennent les « Archives présidentielles à statut spécial ».

Devenir « Ami de l'URSS » et compagnon de route

Le « moment post-soviétique » de l'histoire de la Russie et du communisme international a entraîné un déplacement du questionnement. Faute d'archives, l'histoire des idées et des idéologies était mise en avant, combinée avec le contexte géopolitique. On retrouve ces principes d'analyse chez François Furet qui dans *Le passé d'une illusion*, paru en 1995 s'interroge sur l'énigme du « charme universel d'Octobre » et la séduction du communisme en Occident. On s'est tourné davantage depuis une vingtaine d'années vers une histoire centrée sur le vécu des individus – grâce à l'accès aux archives « de soi », lettres, journaux intimes, etc. autrefois inaccessibles ou cachés par les familles, en interaction avec l'étude à différentes échelles des institutions d'un État-Parti soviétique, qui apparaît plus polycratique qu'étroitement centralisé. L'accès à des millions de documents inédits a entraîné non seulement la parution d'essais et d'articles, parfois appuyés sur des projets de recherches comme le programme du CNRS « le rapport à l'étranger dans la littérature et les arts soviétiques¹⁰ » mais aussi la floraison de publications scientifiques de documents, comme si les chercheurs se hâtaient d'offrir au plus grand nombre les trésors consultés, de peur d'une refermeture toujours possible. C'est ainsi qu'ont été publiés d'im-

portants recueils, tel *Dialogue d'écrivains*, dirigé par Tamara Balachova, le catalogue *Intelligentsia* déjà cité, ou *Cousu de fil rouge* dirigé par Rachel Mazuy et moi-même¹¹. D'autres publications sont plus ponctuelles, comme les lettres Rolland-Pasternak publiées par Michel Aucouturier ou les échanges entre Rolland et la maison d'édition « Vremia » édités par Piotr Zaborov, sans compter les nombreuses éditions en ligne, parfois liées à un projet militant de transparence sur le passé soviétique, comme celui de la fondation d'Aleksandr Iakovlev, l'un des architectes de la Perestroïka¹².

Les recherches menées dans les dernières années sur les relations culturelles entre la Russie soviétique et le monde « bourgeois » ont été très actives. Leur apport a été notamment de montrer comment a été établi, puis a évolué, un système d'influence original et puissant, en partie visible, en partie secret, qui a constitué le cadre des relations entre les intellectuels occidentaux et le communisme soviétique. Pour comprendre la naissance de ce projet, il faut se replacer en 1917-1918, quand les dirigeants bolcheviques désormais au pouvoir à Moscou fondent un État de type nouveau, appuyé sur une lecture de l'histoire qui fait du communisme marxiste-léniniste l'avenir du monde. Les réactions de Romain Rolland, face aux événements de 1917 en Russie s'ancrent alors on le sait dans son intérêt pour la musique et la littérature russe, tout particulièrement Tolstoï. Elles s'appuient sur les relations personnelles nouées pendant la Première Guerre mondiale, soit directement en Suisse avec Anatoli Lounatcharski, qui sera le premier commissaire du peuple à l'Instruction publique, soit sous forme épistolaire, avec Maxime Gorki.

Très vite, le régime bolchevique se pose en un modèle, dont il importe de diffuser une image positive¹³. Il s'agit à la fois d'exporter la Révolution et de défendre le jeune État contre ce que Lénine appelle en 1918 la « muraille de Chine » construite par ses adversaires. Le commissariat du peuple aux Affaires étrangères et l'Internationale communiste s'efforcent de briser le « cordon sanitaire » qui sépare le pays des Soviets des États bourgeois, en rétablissant une diplomatie classique, mais aussi grâce à une première campagne internationaliste de solidarité contre la famine qui sévit en Russie soviétique. Au milieu des années 1920, une fois le jeune État stabilisé, apparaît une première structuration propre de la diplo-

10. Cf. Marie-Christine Autant-Mathieu (dir.), *L'étranger dans la littérature et les arts soviétiques*, Presses du Septentrion, 2014.

11. Tamara Balašova (éd.), *Dialog Pisatelej. Iz istorii russko-francuzskih kul'turnyh svjazej XX veka -1920-1970- Dialogue d'écrivains - Pages d'histoire des relations culturelles franco-russes au XX^e siècle - 1920-1970*, Moscou, RAN- RGALI, 2002. S. Cœuré, R. Mazuy (éd.), *'Cousu de fil rouge'. Voyages des intellectuels français en Union soviétique. 150 documents inédits des archives russes*, Paris, CNRS Editions, collection « Mondes russes », 2012.

12. Michel Aucouturier (éd.), « Boris Pasternak – Romain Rolland. Correspondance (1930) », *Europe*, mars 1993, n° 767, p. 104-118. P. R. Zaborov (éd.), « Romen Rollan i ego perepiske s izdatel'stvom 'Vremija' (1928-1934) » (R. Rolland et sa correspondance avec la maison d'édition 'Vremia' (1928-1934)) in M. E. Malikova (dir.) *Instituty kul'tury Leningrada na perelome ot 1920h k 1930m godah (Les instituts de culture de Leningrad, du tournant des années 1920 aux années 1930)*, Institut de littérature russe de l'Académie des sciences, 2011, en ligne sur <http://www.pushkinskiydom.ru>. Fonds A. Iakovlev, recueils de documents thématiques et publications en ligne sur <http://www.alexanderyakovlev.org/>.

13. Sophie Cœuré, *La grande leueur à l'Est. Les Français et l'Union soviétique (1917-1939)*, Paris, Seuil, collection « Archives du communisme », 1999. Michael David-Fox, *Showcasing the Great Experiment. Cultural Diplomacy and Western Visitors to the Soviet Union, 1921-1941*, Oxford University Press, 2012.

matie culturelle. C'est en 1925 qu'est créée la Société pour les relations culturelles avec l'étranger, la VOKS, confiée à Olga Kameneva, sœur de Trotski et épouse de Lev Kamenev, à l'époque l'un des principaux dirigeants du parti bolchevik. Après la mise à l'écart de Kameneva (elle sera exécutée en 1941), la VOKS sera dirigée par Fedor Petrov, puis par Aleksandre Arosev, ancien diplomate parfaitement francophone, qui sera le proche interlocuteur de Romain Rolland à Moscou, et dont la fille, l'actrice Olga Aroseva, a publié avec ses souvenirs d'enfance une partie du journal intime¹⁴.

La VOKS, dont le statut est mi étatique, mi associatif et qui rend des comptes au Comité central du Parti, se voit confier la mission d'« aider l'étranger à connaître la culture soviétique et à informer l'URSS des principaux événements culturels étrangers ». Il s'agit donc de faire accepter une image favorable de la construction socialiste en général et de la culture soviétique en particulier. Le rayon d'action de la VOKS est important : elle diffuse des matériaux culturels à l'étranger (bulletins, livres, articles, photographies, disques, films, expositions). Elle établit un réseau de contacts amicaux, de personnalités susceptibles d'être invitées à voyager et témoigner sur l'URSS, en échange bien souvent de la traduction de leurs œuvres en russe. Les archives de la VOKS montrent très concrètement, très précisément comment étaient contactés les intellectuels que l'on pensait pouvoir être utiles. Ce que l'historienne Ludmila Stern a nommé les « techniques d'amitiés » mêlent les sollicitations, les flatteries en apparence personnelles, les rétributions, symboliques ou concrètes sous forme de droits d'auteurs touchés en URSS¹⁵.

Le public de la VOKS, ses interlocuteurs sont définis au départ dans une politique culturelle pensée en termes de classe : elle s'adresse à « l'intelligentsia petite-bourgeoise », soutien potentiel en termes d'image et de mobilisation politique, et non au prolétariat ouvrier et paysan, véritable allié du pouvoir soviétique. Celui-ci est ciblé par l'Agitprop du PCUS et des « organisations de masse » à vocation internationale comme le Secours ouvrier international (*Meždunarodnaja Rabočaja Pomošč* ou *Mežrabpom*), l'Association internationale d'aide aux révolutionnaires, dite aussi Secours rouge international (*Meždunarodnaja organizacija pomošči borcam revoljučii*, ou MOPR) et, à partir du Xe anniversaire de la Révolution en 1927, l'Association des Amis de l'URSS. Basée à Berlin, celle-ci fonctionne sous l'égide du Komintern, de la section d'Agitprop du PC(b), de l'Internationale syndicale ou *Profintern* et de la Commission des relations extérieures du Conseil central des syndicats, *Vsesojuznyj Central'nyj Sovet Professional'nyh Sojuzov* (VCSPS).

En France, les « Amis de l'URSS » ne dépendent pas officiellement du PCF, qui le finance et en contrôle les postes clés, mais se présentent comme une organisation de masse « neutre et sans parti », présidée par des intellectuels prestigieux et non communistes.

Lénine avait théorisé la place de la culture, et tout particulièrement de la littérature, qui devait se placer au service du Parti et contribuer à construire la future société socialiste. On sait aussi que c'est en 1923 que Trotski propose dans *Littérature et révolution* la notion de « compagnon de route », désignant les écrivains « inquiets et instables », qui n'ont pas encore saisi le sens de l'idéal révolutionnaire prolétarien mais peuvent servir la révolution hors du Parti communiste. Les vifs débats intérieurs sur les orientations artistiques et littéraires de la révolution prolétarienne et le rôle social de l'artiste s'exportent directement auprès des écrivains européens. Le Bureau international pour la littérature révolutionnaire, né lui aussi au moment des célébrations de 1927, devient en 1930, lors du congrès de Kharkov auquel assistent Louis Aragon et Georges Sadoul, l'Union internationale des écrivains révolutionnaires (UIER), en russe *Meždunarodnoe Ob'edinenie Revoljučionnyh Pisatelej* (MORP), fonctionnant sous l'égide du Komintern et du département de propagande du PC(b)¹⁶. Le tournant de la politique culturelle fait de l'écrivain un « ingénieur des âmes » - ainsi Louis Aragon, reprenant l'expression de Staline, désignera-t-il Romain Rolland dans *Commune* et *Les Cahiers du bolchevisme* en 1936. Il conduit à une réforme à la fois idéologique, esthétique avec l'instauration du réalisme socialiste, et institutionnelle. La section étrangère de l'Union des écrivains fondée en 1932, joue alors un rôle croissant et se substitue bientôt à l'UIER, fermée en 1935.

À partir du milieu des années 1920, Romain Rolland, de par son engagement de plus en plus net en défense de la patrie des Soviets, se trouve au cœur de ce réseau et devient incontestablement le plus connu des « Amis de l'URSS » européens. Il rencontre dans ces institutions les interlocuteurs qu'il recherche pour répondre aux questions qu'il se pose sur l'expérience soviétique, plus directement que par les voyageurs « retours d'URSS » qui viennent nombreux témoigner auprès de lui. Ses lettres à la VOKS ou à l'Union des écrivains le montrent avide de documentation, fasciné comme beaucoup d'autres par les réalisations du régime soviétique, protestant quand il ne reçoit pas les ouvrages ou les revues demandées. L'information demandée par Romain Rolland s'imbrique étroitement avec les sollicitations de la part des Soviétiques. Les archives montrent que dès la fin des années 1920, l'attention du Politburo et de Staline est attirée sur la personnalité

14. Olga Aroseva, *Bez grima* (Sans fard), Moscou, Tsentropoligraf, 1999 et *Proživšaja dvaždy* (J'ai vécu deux fois), Moscou, Astrel', 2012

15. Ludmila Stern, *Western Intellectuals And the Soviet Union, 1920-40. From Red Square to the Left Bank*, Londres, Routledge, 2006.

16. Jean-Pierre Morel, *Le roman insupportable. L'Internationale littéraire et la France (1920-1932)*, Paris, Gallimard, 1985

de Romain Rolland¹⁷. Malgré leurs relations houleuses au lendemain de la Révolution d'Octobre, Henri Barbusse, membre du Parti depuis 1923, sera questionné sur la loyauté attendue de Rolland (qui « laisse toujours une porte ouverte », dit-il selon ses interlocuteurs de la VOKS en 1928), pour éviter les impairs, ou pour expliquer certains de ses comportements comme son refus d'intervenir en public dans les grands meetings des années 1930¹⁸. L'écrivain hongrois Bela Ilès, secrétaire de l'UIER, écrit en 1932 à Kaganovitch pour se proposer comme intermédiaire avec « le grand écrivain ». Il se vantera auprès de l'Agitprop du Parti, d'avoir réussi à le mobiliser « comme nous l'avions écrit » dans la campagne sur les tensions en Chine, et ajoute : « nous pouvons l'utiliser efficacement dans les campagnes pour la défense de l'URSS ». Alfred Kurella sera également l'un de ses interlocuteurs privilégiés à l'UIER¹⁹.

Jusqu'à la toute fin des années 1930, le prix Nobel de littérature sera toujours davantage contacté pour signer des appels dans lesquels la défense de l'URSS se lie à la dénonciation du fascisme ou à des campagnes internationalistes. Romain Rolland accepte, s'engage, sans être tout à fait dupe des adaptations de traduction, des manières de lui forcer la main en publiant en français sans son autorisation des interventions destinées à la presse soviétique, ou au contraire de le censurer. Michael David-Fox cite par exemple une lettre de septembre 1937 du fonds de l'Union des écrivains dans laquelle, en réponse à deux jeunes filles de Novgorod, Rolland écrit qu'il s'inquiète d'un repli nationaliste aux dépens du pan-humanisme, et d'un sentiment de supériorité soviétique qu'il trouve gênant. Puis il s'interrogera sur la non publication de sa réponse, sans recevoir la moindre justification. Rolland montre progressivement une lassitude certaine devant ce qui devient presque un harcèlement. La sollicitation ne concerne d'ailleurs pas seulement ses écrits de soutien, mais son nom et son patronage donnés à des organisations liées à Moscou, comme le Comité de défense des victimes du fascisme et de la terreur blanche, le Comité Amsterdam-Pleyel, l'Association des artistes et écrivains et artistes révolutionnaires, l'Association des Amis de l'URSS dont il devient le Président d'honneur.

Acteurs et logiques d'une relation

Les archives nous éclairent alors sur les logiques

d'une relation riche en ambiguïtés entre amitié et intérêts, sincérité et accommodements avec le mensonge, établie entre Romain Rolland et ses interlocuteurs soviétiques. L'investissement soviétique dans la personne de Romain Rolland, intellectuel renommé, compagnon de route assumé qui salue puis cautionne la politique menée par l'URSS est évidemment utile à sa diplomatie culturelle en termes d'image générale. Son rayonnement est aussi un canal privilégié, pour diffuser la littérature soviétique à l'étranger, en témoignent des lettres de Gorki à Staline. Gorki demeure de 1917 à sa mort en 1936 l'interlocuteur clé, d'où l'intérêt de la correspondance, dont l'édition critique montre aussi le processus de médiatisation de cette relation par ses secrétaires et traducteurs (Gorki ne parle que le russe), R. Avramov puis la baronne Boudberg. Le rapport qui s'établit avec Aleksandr Arosev est plus inégalitaire. Celui-ci témoigne dans son journal de son admiration ambiguë envers le grand écrivain bourgeois, mais aussi de la manière dont cette relation sert sa propre ambition d'imposer la VOKS pour unique institution médiatrice avec les étrangers²⁰. Le réseau d'intellectuels soviétiques concerné est évidemment bien plus large²¹ ; il gagnerait à être mis en regard avec les compagnons de route et dirigeants communistes français dont Romain Rolland se rapproche, Louis Aragon, Jean-Richard Bloch, Maurice Thorez.

Dans cette diplomatie d'influence qui enserme Rolland et oriente sa relation avec l'URSS sans en épuiser bien évidemment les ressorts, Maria Koudacheva joue un rôle déterminant. Les archives russes permettent de mieux connaître l'intéressante personnalité littéraire et politique de Marie Cuvillier, Russe d'origine française, veuve du prince Koudachev, officier blanc mort du typhus en 1921. Grâce aux travaux de Guennadi Obatnin (voir l'article dans ce même numéro), on la suit avant même ses premiers courriers à Rolland en 1923, puis c'est le premier voyage en Suisse en 1929, le mariage de 1934. Il resterait à étudier dans le détail son travail avec les institutions soviétiques : traductrice vers le français, rédactrice de lettres en russe, elle est l'auteur d'une abondante correspondance directe avec les responsables soviétiques, notamment avec Aleksandr Arosev, ou avec Mikhaïl Apletin, qui est le secrétaire exécutif de la VOKS, puis devient le secrétaire de l'Association internationale des écrivains révolutionnaires (MORP), avant d'être placé à la tête de la

17. Cf. L. Babišenko (éd.), *Ščast'e literatury: gosudarstvo i pisateli 1925-1938. Dokumenty* (Le Bonheur de la littérature : l'État et les écrivains, 1925-1938. Documents) Moscou, ROSSPEN, 1997.

18. Correspondances avec la VOKS et rapport de la VOKS sur Henri Barbusse, juin 1928, GARF, fonds de la VOKS cités par Michael David-Fox, *art. cit.* Correspondances d'A. Ščerbakov, premier secrétaire de l'Union des écrivains autour de la venue de Rolland (notamment avec Barbusse), RGASPI, fonds Ščerbakov publiées par T. Balašova, *op. cit.*

19. Correspondances et rapport de Bela Ilès, et A. Kurella, RGASPI, fonds de la MORP, cités dans L. Stern, *op. cit.*

20. Michael David-Fox, "Stalinist Westernizer ? Aleksandr Arosev's Literary and Political Depictions of Europe", *Slavic Review*, n°62-4, 2003, p. 733-59.

21. Une interrogation sur le catalogue en ligne des archives littéraires (RGALI) donne ainsi 75 fonds et 446 dossiers de correspondances, publications et photographies.

Commission étrangère de l'Union des écrivains soviétiques²².

L'origine de l'implication de Maria Koudacheva, la volonté ou non des autorités soviétiques de placer une femme d'influence auprès de lui, sont sujets de polémiques dès la fin des années 1920, sous la plume de Panaït Istrati qui la traite de « moucharde », de Georges Duhamel ou d'Henri Guilbeaux, poète pacifiste proche de Rolland pendant la Grande guerre, devenu très anticommuniste. Cette énigme n'est pour l'instant guère explicitée par les sources disponibles. Celles-ci nous éclairent bien davantage sur ce qui pousse Romain Rolland à s'investir, en liaison avec son amour pour Macha, car ce jeu relationnel ne peut être réduit à une simple manipulation. Comme les autres « amis de l'URSS » et compagnons de route, mais de manière particulière, R. Rolland trouve son intérêt dans ce que lui offre l'Union soviétique. Il n'abandonne que très tard son espoir d'influer sur les décisions prises en URSS et, par là, sur le destin de l'humanité. Il se prend au jeu de l'intermédiaire privilégié, recommandant Jean Guéhenno à Gorki en 1932 comme un possible « fidèle lieutenant », soutenant Frans Masereel ou Rabindranath Tagore dans leurs projets de voyage en URSS²³. Rolland est très conscient de sa position de force relative « d'ami » loyal et influent, lorsqu'il avertit Staline sur la désaffection de l'Occident envers l'URSS. Il intervient également dans la politique littéraire de l'URSS, conseillant la revue *Littérature internationale*. S'il n'est pas matériellement intéressé et abandonne ostensiblement ses droits d'auteur à l'Université de Moscou pour des bourses aux étudiants, Rolland est enfin à l'évidence sensible au mouvement qui le place au cœur de la nouvelle culture soviétique, honoré d'être salué au congrès fondateur de l'Union des écrivains au même titre que Staline, le maréchal Vorochilov et Ernst Thaelmann, flatté de l'enthousiasme populaire qu'il suscite ou qu'on organise autour de lui en 1935 puis en 1936 pour son soixante-dixième anniversaire. Il s'enchantait auprès de Gorki des lettres « naïves et chaleureuses » qu'il reçoit par dizaines d'URSS²⁴.

Ses relations avec Moscou jouent enfin un rôle important dans la volonté de Romain Rolland de laisser à la postérité une œuvre au rayonnement mondial. La correspondance entre Rolland et la maison d'édition « Vremia » montre un soin scrupuleux porté à la publication de ses œuvres en vingt volumes, proposition qui ne lui avait pas été faite en

France : il répond aux questions des traducteurs, discute l'ordre d'exposition des œuvres, donne des textes de liaison montrant son « évolution sociale ». Le travail est mené en étroite collaboration avec Maria Koudacheva, traductrice et relectrice. Mais les archives éclairent aussi sur le travail de filtre vers le lecteur soviétique. Ainsi, en 1932 le recueil populaire *Na zaščitu novogo mira. Sbornik boevykh statej* (Pour la défense du monde nouveau – Recueil d'articles de combats) n'inclut pas la réponse de Romain Rolland aux écrivains émigrés Balmont et Bounine qui dénonçaient en 1928 dans un périodique émigré parisien la censure en URSS, réponse qui figurera dans la version française *Quinze ans de combat*. Autre exemple parmi d'autres : en 1937, la rédaction de *Littérature internationale* évoque auprès du secteur Agitprop du Comité central du Parti des coupures possibles – qui ne seront pas décidées – dans la publication de *Valmy*, car des passages sur les traîtres à la Révolution française « ne peuvent pas ne pas résonner dans la conscience du lecteur soviétique avec quelques questions d'actualité²⁵ ».

Vie publique et vie privée. Le voyage de 1935 et la violence stalinienne

Dans l'évolution qui fait de lui un compagnon de route majeur, le voyage de l'été 1935 a sans aucun doute joué un rôle clé, faisant vivre à Rolland des moments privilégiés de reconnaissance, dont l'apogée est la rencontre avec Staline réservée à une poignée d'intellectuels occidentaux. Les fonds de la VOKS sont riches en documents, nous en avons publié quelques-uns dans *Cousu de fil rouge*, qui montrent la préparation du voyage, l'élaboration des programmes, le tourbillon de sociabilité et d'honneurs dans lequel furent plongés les époux Rolland. Des lignes passionnantes ont été consacrées par Michael David-Fox, et Marina Arias de l'IMLI²⁶ aux trois versions de l'entretien de deux heures avec Staline, dont aucune ne fut publiée sur le moment : les notes de bloc-notes mises en forme par Romain Rolland pour son journal (publié en russe en 1989 et en français par Bernard Duchatelet en 1992), la version officielle française conservée aux Archives présidentielles, traduite par Arosev, revue par Koudacheva, communiquée à Rolland et non publiée à l'époque malgré ses demandes répétées (publiée pour la première fois en russe en 1996 dans le *Bulletin des archives du président de la Fédération de Russie*) ; et enfin la transcription de l'entretien pour

22. Extraits dans Tamara Balašova, *op. cit.*, d'après les fonds 613 et 641 du RGALI (Editions d'Etat de littérature, *Goslitizdat* et Union des écrivains). Cf. M. P. Arakelova, A. A. Gorodnickaja, « 'Očarovannaja duša' : M. P. Kudačeva-Rollan » ('L'âme enchantée' : M. P. Koudacheva – Rolland), in T. A. Parhomenko (dir.), *Rossijskaja intelligencija na rodine i za rubež'e. Novye dokumenty i materialy* (L'intelligentsia russe en Russie et à l'étranger. Documents nouveaux), Moscou, Rossijskij Institut kulturologii, 2001, p. 161-175, en ligne sur <http://www.riku.ru/lib/RosIntel/15.htm>

23. Correspondances avec le GARF, citées par L. Stern, *op. cit.* ; avec Gorki, in J. Pérés (éd.), *op. cit.*

24. *Ibid.*

25. Lettre de T. A. Rokotov, directeur du collectif de publication de *Littérature internationale*, 27 janvier 1937, cité dans Tamara Balašova d'après le Fonds 1397 (rédaction de *Littérature internationale*) du RGALI.

26. Marina Arias-Vikhil, « Autour du voyage de Romain Rolland en URSS (1935) : le *Journal de Moscou* et l'entretien avec Staline (d'après les sources des archives Gorki) », in M.-C. Autant-Mathieu, *L'étranger dans la littérature et les arts soviétiques*, *op. cit.*

circulation auprès des leaders soviétiques, conservée dans le fonds personnel de Staline au RGASPI et toujours inédite. On reste perplexe en réalité sur ce travail de réécriture, de montage et de coupes. Rolland a-t-il voulu se justifier, reconstruire son intégrité en se montrant plus critique dans le journal, après avoir trop vite cédé à Staline sur le moment et s'être autocensuré dans l'entretien officiel, coupant par exemple des passages sur le pacifisme ? Mais d'autres lignes sont au contraire plus distantes envers Staline dans l'entretien officiel que dans le journal...

On sait que les réactions soviétiques furent elles aussi mitigées : Arosev par exemple écrit à Staline pour se féliciter des impressions enthousiastes de Rolland, qui lui aurait confié avoir vécu « l'événement le plus important de sa vie », et retrouvé ainsi sa vigueur morale (*bodrost*). Boukharine s'inquiète en revanche des possibles conséquences de l'absence de réponse aux lettres répétées de Rolland qui demande la publication de l'entretien, sollicitant son vieux compagnon Staline, « Koba », pour savoir que faire auprès du « vieux » (*starik*), c'est-à-dire Rolland²⁷. On pourrait enfin explorer plus avant l'écho de ce voyage dans l'intelligentsia soviétique : on en parle beaucoup dans les appartements communautaires de Moscou, en témoigne le journal de l'écrivain Korneï Tchoukovski, mais aussi dans les provinces où ceux qui sont déjà condamnés et exilés ironisent sur la présence de « Saint-Christophe ».

« Celui qui ouvre son âme se trahit », écrit Romain Rolland dans son journal de Moscou après un entretien avec la mère de Maria Koudacheva. Trotski ironisera sur l'entrée de Romain Rolland dans la catégorie des « amis humanitaires » de l'URSS, lyriques et pacifistes et dénoncera son « triste, pour ne pas dire honteux déclin »²⁹. Il est clair que la tension entre la posture publique de fidélité à l'URSS et les doutes privés exprimés dans certaines correspondances ou dans le journal, s'enracinent au moins pour partie dans sa situation personnelle. La famille de Maria Koudacheva, sa mère, son fils Serge, sa belle-fille Marina vivent en URSS. Rolland est pris à sa manière dans l'intrication forcée entre vie publique et vie privée, qui caractérise l'époque stalinienne, que ce soit au quotidien, en famille, au travail, ou dans les mécanismes de la répression. Serge Koudachev a été un intermédiaire important dans le sentiment que se forge Rolland sur l'URSS, à Moscou ou lors de ses visites à Ville-neuve, jusqu'à sa mort au front en 1941. Sa correspondance avec son beau-père, déposée par sa veuve à la Bibliothèque Lénine, reste largement inexplo-

tée³⁰. Les archives de l'Union des écrivains et de la VOKS permettent de suivre la protection vigilante de Romain Rolland, qui intervient tant pour procurer au jeune homme un appartement que pour lui permettre de faire des études supérieures, en théorie fermées à celui dont le père « ennemi du peuple » avait combattu dans les armées blanches. Nous ne pouvons pas savoir, faute d'accès aux archives de la police politique, si le chantage exercé sur Koudacheva et Rolland à propos de leur famille soviétique fut implicite ou explicite. Vladimir Fédorovski, qui l'avait rencontrée à Paris en 1979, évoque dans son livre *Les égéries russes*, son refus de répondre sur ce point, comme d'ailleurs sur les répressions staliennes³¹.

Les archives permettent cependant de mieux comprendre la relation complexe de Romain Rolland à la violence révolutionnaire, élément clé dès sa controverse avec Henri Barbusse, dénoncée, puis acceptée comme nécessaire quand elle se tourne vers le combat antifasciste, au moment-même où elle s'installe comme violence extrême de régime. De l'incompréhension, illustrée par son attitude en 1929 envers Panaït Istrati auquel il refuse son appui pour publier ses impressions critiques de Russie et qu'il abandonne à une campagne diffamatoire, Rolland passe à une attitude d'intercession toujours plus active. Réticent à soutenir l'anarchiste Francesco Ghezzi en 1931, il tente de jouer de sa position privilégiée de « plus grand ami de l'URSS » en faveur de Victor Serge, arrêté en 1933 et envoyé « en relégation » à Orenbourg, demandant directement et avec insistance sa libération à Staline. Ses échanges avec Gorki, mis en relation avec son journal, montrent ses interrogations face à l'anti-trotskisme affirmé de son correspondant et son enthousiasme pour le canal de la mer Blanche, projet « rééducatif » construit par des détenus. La Grande Terreur emporte son ami le médecin Oskar Hartoch, qu'il avait fait libérer une première fois, et nombre de ceux qu'il avait côtoyés à Moscou, dirigeants comme Radek, Boukarine ou Iagoda, artistes, intellectuels... Dans les archives de la VOKS, la liste des invités à la brillante réception organisée en l'honneur du grand écrivain le 27 juin 1935 peut être aussi lue comme un véritable martyrologe de l'intelligentsia soviétique. Romain Rolland, bien informé par les contacts directs de Macha avec Moscou, n'a certainement jamais su que sa présence en URSS avait servi de prétexte pour condamner à mort des écrivains, tel Boris Pilniak, ou le journaliste Mikhaïl Koltsov accusé d'avoir « créé des conditions antisoviétiques »

27. Fonds A. Jakovlev, <http://www.alexanderyakovlev.org/>, lettre d'Arosev à Staline (publiée dans *Intelligentsia*) et de Boukharine à Staline, juin-juillet 1935, RGASPI, fonds 558 (fonds Staline).

28. Korneï Tchoukovski, *Diary (1901-1969)*, Edited by Victor Erlich, Translated by Michael Henry Heim, Yale University press 2005. Vitali Chentainisky, *La parole ressuscitée. Dans les archives littéraires du KGB*, Paris, Robert Laffont, 1993.

29. Léon Trotski, introduction à *La révolution trahie*, 1936 et lettre à André Breton, 22 décembre 1938, en ligne sur <https://www.marxists.org/>.

30. M. P. Arakelova, A. A. Gorodnickaja, « 'Očarovannaja duša' », *op. cit.*

31. Vladimir Fédorovski, Gonzague Saint-Bris, *Les égéries russes*, Paris, Jean-Claude Lattès, 2010.

à sa visite et à celle d'André Gide³².

Parmi les lettres de Rolland à Staline conservées aux Archives présidentielles figurent ses tentatives pour obtenir la grâce de ceux dont il s'était senti proche à Moscou, comme Arosev, dont il loue la fidélité résolue au chef, et demande ce que vont devenir les enfants, leurs deux parents étant arrêtés. Rolland appelle en vain Staline et son « haut esprit d'humanité et de compréhension des intérêts supérieurs de l'URSS », à ne pas se priver de l'intelligence de Boukharine, évoquant le parallèle de la condamnation à mort de Lavoisier sous la Terreur³³. De son côté, Maria Koudacheva intercède pour des personnes moins connues, souvent à la suite de demandes de leurs familles restées en Occident. L'abondante correspondance entre Koudacheva et Ekaterina Pechkova, l'épouse de Gorki officiellement chargée de l'aide aux détenus politiques, aiderait sans doute à comprendre ce que savait et comprenait Rolland des réalités de la Grande Terreur et du malentendu que fut pour partie son engagement aux côtés d'une révolution qu'il comprenait comme humaniste et universaliste.

Conclusion. Réception et mémoire de Romain Rolland

L'écrivain reste jusqu'aux années 1980 au premier plan des figures de l'humanisme littéraire du panthéon soviétique, car sa déception envers le régime issu de la révolution d'Octobre, visible dans ses correspondances ou son *Journal de Vézelay*, n'est pas allée publiquement plus loin que sa démission de la présidence des Amis de l'URSS en 1939, après le pacte germano-soviétique. Le prix Nobel est un écrivain apprécié en Union soviétique, considéré comme plus « accessible » qu'André Gide par Mikhaïl Apletin³⁴. La traduction massive de son œuvre le place continuellement, avec Barbusse, au tout premier rang des auteurs français, derrière les classiques du XIXe siècle. La construction médiatique de son voyage à Moscou puis de son soixante-dixième anniversaire en 1936, avec la confection de recueils d'articles, les traductions, les correspondances, etc., a laissé des dossiers conséquents et de belles archives photographiques, de radio et du film, encore peu étudiés. Le centenaire de sa naissance en 1966

apparaît également comme un moment intéressant, avec un nouvel élan de publications et la réalisation d'un film, «*Naš drug Rollan* » (Notre ami Rolland) conservé au RGAKFD, dans lequel le compositeur Dmitri Kabalevski témoigne sur leur collaboration pour l'adaptation de *Colas Breugnon* au *Maly theatr* de Moscou.

Les années 1960 sont aussi le moment de la reprise de contact entre Marie Romain-Rolland et les institutions soviétiques, succédant à une méfiance réciproque que révèle par exemple un rapport de l'ambassade d'URSS à Paris en 1946, très inquiète de la conversion de l'épouse de Rolland au catholicisme claudélien, mais aussi de l'éventuelle diffusion de passages critiques de son journal de 1935 : « ne pas donner aux réactionnaires la possibilité d'utiliser le nom de Rolland contre nous », écrit-il³⁵. Le recueil *Dialog Pisatelej* montre bien comment le contact fut repris par l'intermédiaire de Konstantin Fedine, à la tête de l'Union des écrivains depuis 1959, et d'Ilya Ehrenbourg, ami de jeunesse de Macha. Dès lors, et jusqu'à sa mort en 1985, celle-ci et ses interlocuteurs soviétiques eurent chacun leur idée de la manière d'archiver, exposer, publier et proposer à la postérité par un Institut ou une association portant son nom, l'œuvre et les écrits personnels de Romain Rolland. Ainsi, les archives de Moscou ouvrent encore de nombreuses pistes non seulement pour comprendre la relation de Romain Rolland avec le communisme et l'URSS, mais aussi pour l'étude de la réception et de la mémoire de Romain Rolland en Russie et en France.

décembre 2014

Sophie Cœuré est professeur en histoire contemporaine à l'Université Paris 7 Denis Diderot, chercheur au Laboratoire Identités, cultures, territoires (ICT EA 337, Université Paris 7 Diderot) et chercheur associé au Centre d'études des mondes russe, caucasien et centre-européen (CNRS-EHESS).

Elle vient de publier " Pierre Pascal, la Russie entre christianisme et communisme" et, avec Jacques Cateau et Julie Bouvard, " Le Journal de Russie de Pierre Pascal", Ed. Noir et Blanc, Paris, 2014.

32. V. Chentalinsky, *La parole ressuscitée, op. cit* et *Les surprises de la Loubianka. Nouvelles découvertes dans les archives littéraires du KGB*, Paris, R. Laffont 1996. Fonds Jakovlev en ligne, Rapport spécial de lejev et Beria sur Koltsov 27 septembre 1938, Archives présidentielles.

33. « Lettres de Romain Rolland à Staline », *Nouvelles Fondations* 3/ 2006 (n° 3-4), p. 272-277, Traduction par Tatiana Rémond des lettres publiées dans *Dialog Pisatelej*, présenté par Bernard Frédérick, en ligne sur www.cairn.info/revue-nouvelles-fondations-2006-3-page-272.htm.

34. Correspondance préparatoire au voyage de Gide, RGALI, citée par M. David-Fox, *art.cit*.

35. S. Coeuré, R. Mazuy, *Cousu de fil rouge, op. cit.*, Rapport du 2^e secrétaire de l'ambassade d'URSS en France à Vladimir Kemenov, président de la VOKS, 12 novembre 1946, p. 324-327, d'après le fonds de la VOKS.